

Guillaume Ribot Les yeux sur la Shoah

PARCOURS

1971
Naissance à Nîmes (Gard).

1991
Entre au « Dauphiné libéré » comme photoreporter.

2002
Exposition au Festival international de la photographie de Voiron.

2004
Photographie les lieux de la « Shoah par balles » avec le Père Patrick Desbois.

2005
Publie « Chaque printemps les arbres fleurissent à Auschwitz ».

2008
Sortie de « Camps en France : histoire d'une déportation ».

Il était photographe au « Dauphiné libéré » lorsqu'il a découvert les camps d'extermination en accompagnant des lycéens en Pologne, il y a dix ans. Depuis, il consacre l'essentiel de son travail au crime des crimes



Il rêvait d'être chanteur. Sa sensibilité à vif et son physique d'athlète le rapprocheraient d'ailleurs d'un Bernard Lavilliers ou d'un Bertrand Cantat, deux de ses musiciens préférés. La photo s'est finalement imposée, en dépit de « mille et un renoncements ». Des images dérangeantes sur le handicap, les accidentés de la route, la maladie d'Alzheimer, les camps de la mort.

« L'humain, sa fragilité et sa négation suscitent en moi un inépuisable questionnement », explique ce photographe de 37 ans qui a le goût du défi. Un jour, il est monté dans le Transsibérien par passion pour Blaise Cendrars. Si les photos du voyage sont toujours dans un carton, cette plongée intérieure de 9 014 km l'aura amené au plus près de ce qu'il est. « Pas plus loin », précise-t-il, en commandant une troisième bière à la terrasse du café de Sataniv, une bourgade autrefois juive, perdue au fin fond de la Galicie.

Depuis son Moscou-Pékin sans escale, ce sympathique colosse de près de 1,90 m, bras entièrement tatoué et bagues en argent à tous les doigts – sa « punkitude baudelairienne », dit-il en riant –, s'est embarqué pour un autre périple. Cinq ans qu'il sillonne l'Ukraine au côté du Père Patrick Desbois, ce prêtre parti sur les traces de la « Shoah par balles », dont il est devenu le photographe attitré. Ses sidérants portraits de paysans ukrainiens qui ont tout vu des

fusillades massives de juifs, mais aussi ses images des sites d'exécution, sont parus entre-temps dans les plus grands magazines, de *Paris Match* à *Time*.

Une histoire qui, décidément, le hante. Après un livre sur Auschwitz, le voilà qui publie *Camps en France : histoire d'une déportation* (Fondation pour la mémoire de la déportation, 30 euros). De Gurs à Drancy, en passant par Fort-Barraux, ce magistral ouvrage d'enquête et de photos relate plusieurs mois de pérégrinations à travers les camps d'internement de Vichy. L'auteur s'est transporté avec son appareil sur les pas de Gerhard Kuhn, un juif allemand dont il a retrouvé le dossier aux archives. Parce qu'il importe selon lui de « réinscrire la mémoire des camps dans l'histoire des hommes ». Au point d'inquiéter un peu son confrère Jean-Sébastien Faure : « Guillaume, qui ne fait rien à moitié, a passé des jours et des nuits à l'imprimerie pour vérifier chaque cahier... » Le livre est dédié à ses trois petites filles – Bahia, Lou et Fleur –, l'autre passion de sa vie.

Mais qu'est-ce qui pousse donc un jeune photographe grenoblois ayant débuté dans le photojournalisme, issu d'une famille mi-protestante mi-catholique, à consacrer depuis une décennie l'essentiel de son œuvre à la Shoah ? Le processus s'est enclenché quand *Le Dauphiné libéré* l'a envoyé couvrir une visite de lycéens en Pologne. « Comment se contenter simplement d'aller voir ? Et que répondre à ceux qui vous demandent :



Comment se contenter simplement d'aller voir ?



« Alors, Auschwitz, c'était bien ? » Un vrai trouble s'est installé en moi. »

En rentrant, il lit beaucoup, notamment *L'Imprescriptible*, de Vladimir Jankélévitch (Seuil, 1996). « Ce livre a orienté ma carrière de photographe et ma vie d'homme. Je sais, depuis, que les morts dépendent entièrement de notre fidélité. » Son ouvrage, paru en 2005, s'intitule *Chaque printemps les arbres fleurissent à Auschwitz* (Ville de Grenoble éd.), une citation empruntée au philosophe, qui se demandait par quelle aberration l'herbe pouvait bien repousser dans ces campagnes maudites.

Exaspéré par ses contemporains, qui estiment que l'on parle trop de la Shoah, Ribot, lui, considère que l'on n'en parle jamais assez. Parce que « si nous cessions d'y penser – c'est le titre de son exposition de 2003 au Musée de la Résistance et de la déportation de l'Isère – nous achèverions de les exterminer », observe-t-il, en faisant sienne une autre formule de Jankélévitch.

L'un des aspects les plus étonnants de ce parcours tient à la découverte « après coup » de la déportation de deux membres de sa famille. Il avait certes le souvenir lointain d'une soirée où les adultes s'étaient mis à parler de René et Raymond, obligés d'arracher des dents en or sur des cadavres. Savait-il sans savoir ? Toujours est-il qu'il n'en fut plus jamais question. Jusqu'à ce mois de mai 2007 où sa grand-mère – qui avait elle-même caché des enfants juifs près de Bordeaux – se mit à parler. Le photographe apprend alors qu'un grand-oncle et son fils en sont eux-mêmes revenus. Ils soutenaient les maquis, avaient été dénoncés par des gens du village, puis déportés à Auschwitz avec le poète Robert Desnos, avant d'être expédiés à Buchenwald et affectés aux crématoires.

Guillaume Ribot était alors déjà devenu un pilier du programme de recherche sur la Shoah par balles en Ukraine. Patrick Desbois évoque l'une de leurs premières rencontres. C'était à Borové, près de Lvov.

Au milieu d'une forêt, des villageois, qui avaient assisté au massacre d'un bout à l'autre, venaient de leur raconter comment 1 500 juifs avaient été fusillés à cet endroit. « Guillaume était assis seul à l'écart, et il m'a dit : "Pour moi, tout a changé. Je ne pensais pas rencontrer des témoins oculaires." Il s'est tenu silencieux sur ce banc, très longtemps, avant d'accepter de devenir le photographe de nos expéditions. »

Celui-ci admet que travailler dans le présent d'une histoire passée est périlleux. Mais il assume pleinement cette façon de se tenir au plus risqué, presque « à la limite » de la pratique photographique. « C'est là que j'aime chercher », dit-il. Sur le terrain, son rôle consiste à montrer ceux qui ont vu. Alors, il photographie leurs yeux – « Plus les voyages avancent, plus je serre mon cadrage ». Avec une difficulté : parvenir à faire comprendre que sous un banal potager gisent les corps d'enfants juifs assassinés, comme l'atroce découverte vient d'en être faite à Sataniv. L'importance accordée aux légendes, la sobriété de la composition et, souvent, la rigueur du protocole – point de vue frontal, cadrage au pied, profondeur de champ maximale – lui permettent d'éviter à peu près tous les stéréotypes. Un tour de force.

Il y a encore le Festival off d'Avignon, où cette année il a créé le spectacle *Gagarine, chansons tombées du ciel*, avec Bruno Garcia. « Travailler avec lui, estime le chanteur-compositeur, c'est travailler avec quelqu'un d'une rare exigence envers son art – toujours dans le sens, jamais dans l'effet. »

Guillaume Ribot s'obstine à se qualifier de « photographe moyen ». Il est en tout cas de ces êtres intransigeants qui, à défaut de se rendre la vie facile, rendent le monde plus supportable. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE
PHOTO SYLVAIN FRAPPAT
POUR « LE MONDE »